Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 8 (1875)

Artikel: Jeunesse et années d'études de Wiclef

Autor: Hug-Mazelet, A. / Lechler, M.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379189

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEUNESSE ET ANNÉES D'ÉTUDES DE WICLEF[1]

D'APRÈS LECHLER

Nous sommes mieux informés touchant le lieu de naissance de Wiclef que sur l'époque même de sa naissance, et les renseignements que nous possédons sur le premier de ces points sont dus à un savant anglais du XVIe siècle, Jean Leland, surnommé « le père des antiquaires anglais. » Dans sa relation de voyage, cet écrivain a inséré une note sur le lieu de naissance de Wiclef. Cette note, empruntée il est vrai à la tradition orale, mais contenant le plus ancien renseignement sur le sujet qui nous occupe, ne date que d'environ un siècle et demi après la mort de ce grand homme, ce qui lui donne naturellement une assez grande valeur. Voici ce passage : « On dit que Wiclef l'hérétique est né à Spreswel, petit village à un bon mille de Richmond. »

Le texte présente, il est vrai, des difficultés, parce que, dans un autre de ses ouvrages, Leland paraît émettre une opinion différente. Il dit en effet dans ses *Mélanges*, en parlant du village de Wiclef, dans le comté de York, que « Wiclef l'hérétique est originaire de cet endroit. » Voilà donc deux assertions, qui paraissent au premier abord s'exclure mutuellement ; toutefois, en y regardant de plus près, il est facile de les concilier. En effet, dans le premier de ses ouvrages, Leland parle du lieu de naissance proprement dit de Wiclef, tandis que dans le second il mentionne plutôt le lieu d'origine de sa famille. Mais ici, nouvelle et plus grave difficulté. D'après les informations les plus dignes de foi, il n'y a et n'y a jamais eu dans les envi-

[1] M. Lechler donne au célèbre précurseur de la réforme le nom de Wiclif; nous avons cru, dans notre traduction, devoir conserver celui sous lequel il est généralement connu.

rons de Richmond, au nord du comté de York, aucun village du nom de Spreswell. On a donc supposé que Leland ayant mal compris un nom de lieu comme Hipswell ou Ipswell, l'avait transformé en Spreswell, ou bien encore que quelque château ou possession de la famille Wiclef portait le nom de Spreswell. On a aussi pensé que Leland n'avait jamais voyagé dans le nord du comté d'York, car il commet mainte erreur dans la topographie de cette contrée.

Tout récemment cependant, les assertions du vieux Leland ont trouvé une confirmation qui, tout en mettant son honneur à couvert, élucide pleinement le point en litige. Le même érudit qui, dès 1828, s'est fait connaître par ses recherches sur Wiclef, le docteur Robert Vaughan, mort en 1868, a, par une correspondance avec des savants du nord de l'Angleterre, établi les faits suivants.

I. Non loin de la Tees, rivière séparant le nord du Yorkshire du comté du Durrham, existait autrefois, outre le Richmond actuel, une autre ville plus ancienne et désignée sur d'anciennes cartes comme le *vieux Richmond.*

II. A environ un mille anglais du Vieux Richmond et tout près de la Tees, on voyait encore, au XVIIIe siècle, un petit village ou hameau du nom de Spreswell ou Speswell. Là s'élevait aussi une antique chapelle où furent unis les grands parents d'un homme du voisinage de qui Vaughan tenait ces détails. Ce fut cependant le dernier mariage célébré en ce lieu, car peu après la chapelle s'écroula et aujourd'hui la charrue passe sur le sol qu'elle occupait.

III. A un demi-mille seulement de Spreswell on trouve le petit village paroissial de Wycliffe, dont l'église, dépourvue de tour et en partie recouverte de lierre, s'élève encore aujourd'hui sur la rive unie de la Tees. Sur une colline non loin de la petite église se présente une demeure seigneuriale, appartenant jadis à la famille Wycliffe de Wycliffe. Depuis Guillaume le Conquérant jusqu'au commencement du XVIIe siècle, cette famille fut en possession des droits de seigneurie sur le village et de collation sur le presbytère. En 1606, ces droits passèrent par mariage à la famille Tunstall. Une autre

branche de la famille Wycliffe subsistait encore et ne s'éteignit qu'il y a environ quarante ans, à Bernard Castle, sur la Tees, en la personne de François Wycliffe. Or les traditions locales ou domestiques ont toujours considéré le célèbre précurseur des réformateurs comme un membre de cette famille. Son dernier représentant a toujours soutenu qu'au dire des Wycliffe de Wycliffe, le célèbre Jean Wiclef était un membre de leur propre maison né à Spreswell.

Il n'est donc plus permis de douter que Wiclef ne soit natif du village de Spreswell, près du vieux Richmond. Son lieu de naissance appartient à la contrée que les Anglais appellent Richmondshire, bien qu'elle ne forme pas un comté proprement dit, mais seulement une partie du comté d'York. On désigne ainsi, en effet, la partie nord-est du grand comté de York, ou plus exactement encore la lisière occidentale du Northreding de Yorkshire, contrée élevée, montagneuse, pleine de rochers et parsemée de vallons et de collines d'une extrême fertilité. On nous dépeint en particulier la vallée de la Tees, surtout dans la portion ou est situé Spreswell, comme un pays présentant des beautés pittoresques variées, comme un site tantôt grandiose, tantôt aimable et plein d'attraits. Ce fut donc une contrée pleine de caractère qui, dès sa jeunesse et son enfance, vint frapper les yeux de l'homme qui nous occupe. Néanmoins ce serait se perdre dans le domaine de la poésie que de rechercher quelle influence la contrée où il naquit et grandit a pu exercer sur le développement de l'esprit de Wiclef. Ce que nous connaissons du caractère de la population des comtés du nord de l'Angleterre nous fournit plus de lumière sur le caractère de notre héros. L'élément anglo-saxon est en effet resté plus pur, plus à l'abri de mélange, s'est conservé plus fort et plus vivace dans le Yorkshire et d'autres comtés du nord , tels que le Northumberland, le Westmoreland, le Cumberland, que dans l'Angleterre méridionale. Là durant les siècles qui suivirent l'invasion, le vieux langage anglais s'est bien mieux conservé que dans les comtés du centre et du midi. Aujourd'hui on trouve dans ces contrées des familles restées en possession ininterrompue de leurs biens dès avant la conquête

normande, et presque contemporaines de l'invasion saxonne. On remarque en outre que ces anciennes familles saxonnes appartiennent non à la haute, mais à la petite noblesse (*gentry* par opposition à *nobility*). Aujourd'hui encore, au dire des voyageurs, les paysans du Yorkshire, surtout ceux des vallées intérieures, parlent un dialecte particulier qui, dans sa ressemblance avec l'écossais, porte indubitablement l'empreinte germanique. Toute la manière d'être des paysans du Yorkshire a quelque chose d'antique ; ils passent dans le reste de l'Angleterre pour rudes, francs, robustes et énergiques.

C'est du milieu de cette population foncièrement germanique et conservant avec ténacité son caractère saxon que sortit Wiclef. En outre, au XIVe et au XVe siècle, l'élément germanique de la population anglaise était devenu le porteur du mouvement national, et, chose digne de remarque, Wiclef, qui a tant contribué au développement de la langue anglaise, appartenait précisément à une race et à un canton de tout temps distingués par leur fidèle persistance à garder le caractère saxon. Les Wiclef étaient aussi, paraît-il, du nombre de ces familles de petite noblesse du Yorkshire qui, au travers des siècles, avaient conservé non-seulement leurs propriétés, mais encore leur ancien caractère national.

Cette famille des Wiclef doit avoir été nombreuse et divisée en plusieurs branches, car les documents de la seconde moitié du XIVe siècle mentionnent plusieurs hommes de ce nom.

En 1368, nous trouvons un Robert Wiclef desservant une chapelle à Cleveland, dans le diocèse de York ; c'est probablement le même prêtre qui, nommé en 1362 curé de Wiclef, échangea dès 1363 ce poste contre un autre. Des documents ecclésiastiques nous font en outre connaître, à la même époque, un clerc portant le même prénom que notre Wiclef, *Jean de Wyclive*. Le 21 juillet 1361, l'évêque Islipp le nomma curé de Maifeld, alors possession de l'archevêque de Cantorbéry. Il demeura près de vingt ans dans cette paroisse, fut promu en 1380 recteur de Hassted Kaynes et mourut dans ce dernier endroit en 1383, un an avant son célèbre homonyme. Nous aurons plus tard à revenir sur ce second Jean de Wiclef.

La famille Wiclef, chose bien remarquable, s'est toujours distinguée après la mort du plus célèbre de ses membres et même après la réforme, par un attachement particulier à l'église romaine. En 1423, un certain Robert Wyclyf, curé de Rudby, dans le diocèse archiépiscopal de York, nous a laissé son testament qui nous montre avec évidence qu'il était bien loin de partager les idées de Jean Wiclef. Au début de son écrit, le testateur recommande son âme « au Dieu tout puissant, à la sainte vierge Marie et à tous les saints ; » du rédempteur pas le moindre mot. Plus loin il revient à plusieurs reprises sur des dispositions relatives à des messes pour les morts et fait divers legs en faveur de nonnes et de moines mendiants.

L'institution de messes mortuaires, non-seulement pour lui-même, mais encore pour son père, sa mère et tous ses bienfaiteurs, fait évidemment voir que les parents du testateur étaient animés de sentiments strictement romains. Parmi les quatre églises à chacune desquelles il accorde quarante schellings pour être employés à des réparations se trouve celle de Wicliffe, qui reçoit en outre une somme égale pour les pauvres de la paroisse. Ces deux dernières dispositions nous montrent que le testateur était sûrement originaire de ce village.

On dirait que la famille Wiclef témoigna à la cause du pape un dévouement d'autant plus grand qu'elle se sentait mise en danger par l'audacieuse attaque de l'un des siens contre l'église romaine. Les Wiclef, et avec eux environ la moitié du village, sont en effet demeurés catholiques romains. Encore aujourd'hui la population du petit hameau se partage entre les deux confessions. L'ancienne église, au bord de la Tees, appartient à l'église anglicane, tandis que les catholiques de Wicliffe se servent de la chapelle qui s'élève sur la hauteur voisine à côté de la maison seigneuriale.

Nous ne possédons aucun renseignement direct sur l'époque où naquit Jean de Wiclef. Jean Lervis est le premier qui ait placé cette naissance en l'an 1324, et bien qu'il ne donnât aucune preuve de son assertion, la plupart des auteurs l'ont suivi sans autre. Il est probablement parti de la supposition

que Wiclef, lorsqu'il mourut, c'est-à-dire vers la fin de 1384, avait atteint sa soixantième année ; puis remontant en arrière il a adopté l'an 1324 comme l'époque approximative de la naissance du réformateur. Nous n'avons cependant aucune preuve que Wiclef fut, à sa mort, âgé exactement de soixante ans. En tout cas il n'était pas au-dessous de cet âge ; il est même probable qu'il l'avait dépassé. Nous savons que dans les deux dernières années de sa vie, il souffrait des suites d'une attaque d'apoplexie et fut emporté par une nouvelle atteinte de ce mal. En supposant qu'il soit né en 1324, il aurait essuyé sa première attaque d'apoplexie dans sa cinquante-huitième année, c'est-à-dire à un âge relativement peu avancé, tandis que d'après tous les renseignements que nous avons sur les derniers temps de sa vie, il ne nous fait pas l'effet d'un homme dont la force aurait été prématurément brisée. Il est donc probable qu'il mourut dans un âge plus avancé qu'on ne l'admet généralement et dépassa de beaucoup la soixantaine. En outre, plusieurs passages de ses ouvrages où il parle de ses jeunes années nous font penser que l'auteur doit avoir atteint une vieillesse assez avancée. Ainsi Wiclef dit dans un de ses sermons : « Lorsque j'étais jeune homme et me livrais à diverses fantaisies, je me fis une riche collection d'ouvrages sur l'optique et les propriétés de la lumière. » Ce n'est guère là le langage d'un homme de cinquante-quatre à cinquante-six ans, mais bien celui de quelqu'un de plus âgé. Nous savons que ce discours fut prononcé entre 1378 et 1380. D'après l'hypothèse ordinaire, Wiclef n'aurait eu alors que cinquante-quatre ou cinquante-six ans. D'après tout ce que nous venons de dire, il est probable que Wiclef est mort dans un âge plus avancé qu'on ne l'admet généralement. L'époque de sa naissance doit ainsi tomber quelques années avant 1524 ; toutefois, faute d'indices positifs, nous ne pouvons la déterminer avec exactitude.

II

Nous possédons sur la première éducation de Wiclef aussi peu de renseignements que sur sa naissance, et il ne servirait

de rien de combler ces lacunes à l'aide de notre imagination.

Il est dans la nature des choses qu'il ait dans son enfance et sa jeunesse subi l'influence du caractère saxon de la race à laquelle il appartenait et de la population au sein de laquelle s'écoulaient ses jours. Il est certain que les souvenirs historiques et les légendes populaires locales qui se conservaient dans le peuple du Yorkshire se sont imprimés de bonne heure dans l'âme réceptive de notre jeune garçon, qui sut fort bien se les approprier. Je trouve en effet dans les écrits de Wiclef tant d'allusions aux antiques souvenirs historiques de sa patrie que je me crois autorisé à penser qu'ils lui étaient dès sa tendre jeunesse devenus familiers.

Notre jeune garçon a en tous cas reçu d'un clerc quelconque sa première instruction. Peut-être le curé de son village lui enseigna-t-il les premiers éléments de la grammaire latine, etc., et sans doute Wiclef, qui dès son enfance montrait un esprit éveillé et avide d'apprendre, demeura dans sa patrie jusqu'à son départ pour Oxford. En dehors des cloîtres et des écoles dépendantes des cathédrales, il n'y avait alors aucun établissement pour préparer les élèves à l'université. Celle-ci tenait à la fois lieu d'école latine et de gymnase. On trouvait en effet à Oxford et à Cambrige une foule, non-seulement de jeunes gens, mais encore de jeunes garçons qui y figuraient non point comme élèves d'écoles placées en dehors et à côté de l'université, mais bien comme attachés à cette dernière. Par exemple, nous voyons l'archevêque Armahg, Richard Fitz Ralph, se plaindre vivement de ce que des jeunes gens au-dessous de quatorze ans étaient considérés comme membres de l'université. Au reste, l'université avait au moyen âge plus d'importance et d'étendue que de nos jours. Les universités contemporaines, sur le continent du moins, ne servent, et cela durant quelques années, qu'à l'instruction supérieure de la jeunesse qui a atteint l'âge de dix-huit ans ; les hommes mûrs attachés à la corporation n'y figurent qu'en petit nombre à titre de professeurs ou d'employés. Les universités du moyen âge comprenaient pour ainsi dire un degré de plus soit en haut, soit en bas : en haut ce que nous pourrions nommer

proprement une académie, et en bas une espèce d'école savante et de gymnase. L'université comprenait en effet un nombre considérable d'hommes d'âge mûr qui n'y figuraient pas exclusivement comme instituteurs de la jeunesse studieuse, mais aussi à titre de représentants de la science et de membres (*magistri regentes*) d'une corporation savante en possession de son autonomie. Parmi les universités européennes modernes, celles d'Angleterre sont précisément les seules qui, grâce au grand nombre de leurs *Fellows,* aient conservé ce trait du moyen âge. Les universités du moyen âge, dans leur degré inférieur, renfermaient une foule de jeunes garçons qui n'étaient pas encore sortis de l'enfance et ne pouvaient recevoir qu'une instruction préparatoire. Cette circonstance ne doit point être oubliée lorsqu'on examine les tableaux de fréquentation d'universités qui, comme Oxford, nous frappent par l'extrême élévation de leurs chiffres.

D'après ce qui précède, on pourrait penser que Wiclef fréquenta dès son jeune âge l'université d'Oxford. Cependant cela n'est pas vraisemblable. Son lieu natal, à l'extrémité septentrionale du comté d'York, était si éloigné d'Oxford que le voyage devait être, au XIVe siècle, assez long, semé de difficultés, presque de périls. Des parents prudents et consciencieux ne pouvaient donc se résoudre qu'avec peine à laisser un garçon de moins de quatorze ans entreprendre un tel voyage, qui aboutissait d'ailleurs à le soustraire désormais et presque pour toujours à leur surveillance. Il est donc plus probable que Wiclef, à son arrivée à Oxford, avait alors tout au moins de quatorze à seize ans. Nous manquons du reste complétement de données positives sur cette époque de sa vie. En admettant que Wiclef soit né en 1320 et qu'il soit entré à l'université à l'âge de quinze ans, cela nous reporterait à l'an 1335.

Des vingt et quelques colléges actuels d'Oxford, il n'en existait alors que cinq, savoir : Merton, collége fondé en 1274 ; Balliol, de 1260 à 1282; Exeter, 1314; Oriel, 1324, et University college, 1332. Dans l'origine, ces fondations n'étaient destinées qu'à des écoliers pauvres qui vivaient là sous la surveil-

lance d'un directeur et d'après une règle semblable à celle d'un cloître. Plus tard seulement elles devinrent en outre une sorte de pension pour les élèves fortunés. La fondation de Queens college n'est pas antérieure à 1340. Son nom lui vient de la reine Philippine, femme d'Edouard III, qui fit une partie des fonds destinés à son établissement. Son fondateur était un chapelain de cette princesse, sir Robert Egglesfield.

On a généralement pensé que Wiclef, sitôt arrivé à Oxford, entra au *collége de la reine,* supposition admissible si Wiclef n'était entré à l'université qu'en 1340. Nous avons vu cependant que d'après toute probabilité son arrivée à Oxford est antérieure à cette époque. Outre cette difficulté chronologique, nous n'avons aucune preuve que Wiclef soit entré de si bonne heure en relation avec le *collége de la reine.* Les anciens registres de cette maison ne remontent qu'à l'an 1347. Le nom de Wiclef ne s'y rencontre qu'à partir de 1363 et encore n'y figure-t-il point comme membre du collége, mais simplement à titre de locataire de quelques chambres dépendantes de l'établissement. Ces relations paraissent avoir duré environ une vingtaine d'années, c'est-à-dire jusqu'au moment de la complète rupture des liens qui unissaient Wiclef à la corporation universitaire.

Ici se présente la question de savoir dans quel collége fut admis Wiclef lorsqu'il arriva à Oxford à titre d'écolier. En l'absence de tout témoignage écrit, nous devons modestement renoncer à donner ici une réponse nette et précise. Nous savons que Wiclef devint, avec le temps, successivement membre et même directeur de plusieurs colléges ou « salles. » On mentionne sous ce rapport Merton et Balliol, sans parler d'un troisième collége sur lequel nous reviendrons plus tard. Toutefois tous les témoignages y relatifs se rapportent à un temps postérieur, où Wiclef n'était plus jeune écolier, mais homme fait. Puisqu'il ne s'agit ici que de simples suppositions, il paraît très vraisemblable que Wiclef, dès son arrivée comme écolier à Oxford, soit entré au collége de Balliol. Cette maison était une fondation (1260-1282) de la noble famille normande Balliol de Bernard-Castle, sur la rive gauche de la Tess, à un mille de la

patrie de Wiclef, Spreswell, et du village paroissial de Wycliffe. L'existence de relations quelconques entre la famille Wiclef de Wycliffe et le collége de Balliol, à Oxford, ressort du reste du fait que deux hommes présentés comme curés de Wycliffe en 1361 et 1369, par Jean Wiclef de Wycliffe, en sa qualité de patron de la paroisse, étaient membres du collége de Balliol. Le premier, Wilhelm Wiclef, était *Fellow,* le second John Hugale, directeur de ce collége. Nous nous contentons toutefois d'avoir indiqué ici une simple possibilité qu'une enquête postérieure élèvera au rang des choses probables.

S'il n'est pas possible de connaître avec exactitude le collége dans lequel Wiclef entra en qualité d'écolier, on ne saurait en revanche avoir des doutes sur la *nation* universitaire qui le reçut dès le début. On sait que toutes les universités du moyen âge se partageaient en *nations* d'après les pays, provinces ou nationalités auxquels appartenaient leurs membres. Ainsi, de toute antiquité, l'université de Paris comprenait quatre nations : France, Angleterre (plus tard Allemagne), Picardie et Normandie. L'université de Prague fut dès son origine partagée en quatre nations : Bohème, Bavière, Pologne et Saxe. Notre université de Leipzig, colonie de celle de Prague, a gardé depuis sa fondation en 1409 jusqu'en 1830 son organisation primitive en nation de Misnie, de Saxe, de Bavière et de Pologne. Aujourd'hui encore on retrouve des vestiges de cet antique usage dans quelques fondations d'un but pratique.

Les universités anglaises du moyen âge connaissaient aussi cette division en nations. Oxford n'en comptait cependant que deux, les *septentrionaux* et les *méridionaux* (*Boreales* et *Australes*), les Ecossais étaient compris dans la première, les Irlandais et les Français dans la seconde. Comme sur le continent, chaque nation avait son chef et son représentant élu par elle sous le titre de *procurator* (de là *proctor*). Wiclef étant originaire du nord on en peut déjà inférer qu'il dut s'adjoindre à la *nation septentrionale;* en outre on le mentionne expressément comme un *Borealis*. Ce fait a bien son importance. Au XIVe siècle et à Oxford, cette nation représentait non-seulement le caractère saxon avec ses éléments franchement

germaniques, mais encore et avant tout, le principe de l'autonomie nationale. Les relations de Wiclef avec cette *nation septentrionale* ont eu une double influence. D'un côté, elles ont agi d'une manière frappante sur les idées et le développement spirituel de Wiclef; de l'autre, dès son entrée en scène et au début de son activité, le futur réformateur trouva à l'université et parmi les Boreales un nombre respectable de compatriotes partageant ses opinions.

Nos sources ne nous donnent pas tous les renseignements désirables sur les travaux de Wiclef pendant ses années d'étude. Nous ignorons entre autres quels furent ses maîtres. Il serait pourtant d'un grand intérêt de savoir s'il suivit les leçons de Thomas Brawardine et de Richard Fitz Ralph. Quant à celui-ci, cela est fort possible. Dans les années 1340 et suivantes, Richard, alors chancelier de l'université, y donnait sans doute des cours, puisqu'il ne fut élevé à l'archevêché d'Armagh qu'en 1347. Il est par contre difficile de dire si, au temps où Wiclef faisait ses études, Thomas de Brawardine habitait encore Oxford, ou s'il n'était pas déjà sur le sol français, comme aumônier à la suite d'Edouard III. Wiclef fait à la vérité, dans ses écrits, plus d'une allusion au *doctor profundus;* mais la manière dont il en parle porte tout à fait à croire que, s'il a tiré parti de cet ouvrage, il n'en a pas personnellement connu l'auteur. Si nous ne connaissons pas les noms des maîtres de Wiclef, nous ne manquons pas complétement de données sur l'objet de ses études, ni sur la manière dont il les fit ; car ce que nous savons de l'organisation universitaire du moyen âge et de la science scolastique nous en fournit déjà quelques indices. Il est certain que si le moyen âge avait fait du latin, pas du latin classique il est vrai, l'organe de la science, il ne connaissait, en revanche, ni la langue grecque, ni sa littérature. C'est avec toute raison que l'on peut dire que les philosophes et les théologiens scolastiques n'entendaient point le grec, du moins à l'ordinaire, et n'avaient quelque idée tant de l'ancienne littérature chrétienne que de la littérature classique qu'au moyen de traductions latines. Les hommes qui, comme Roger Bacon, possédaient quelque teinture du grec,

n'étaient que de rares exceptions; car l'étude de la langue et de la littérature hellénique ne s'est répandue qu'au XVe siècle, à la suite d'événements bien connus de chacun, de sorte que même au commencement du XVIe siècle, des connaisseurs et des professeurs de langue grecque, comme Erasme et Mélanchthon, étaient encore chose rare. La renaissance du langage et de la culture hellénique en occident a été une des causes évidentes de l'apparition des temps nouveaux; car de son côté l'ignorance du grec et le manque de connaissance immédiate de sa littérature avaient fortement contribué à l'exclusisme et à l'étroitesse scientifique du moyen âge.

La lacune que nous venons de signaler se rencontre aussi chez Wiclef, dont les ouvrages nous montrent qu'il ne savait point le grec. En effet, non-seulement il orthographiait mal les noms propres et d'autres noms d'origine grecque, faute que l'on pourrait mettre sur le compte du copiste et non de l'auteur; mais encore les explications étymologiques de mots grecs qu'il insère assez fréquemment dans ses écrits sont le plus souvent inexactes et fausses. Nous avons donc là la preuve évidente qu'en ce point l'éducation de notre héros présentait les mêmes défectuosités que celle de ses contemporains. Il réussit mieux lorsque dans les questions qui présupposent l'usage du grec il s'appuie sur l'autorité d'autrui, de Jérôme, par exemple, qu'il appelle *linguarum peritissimus*. (*De civili dominia*, III, c. 11.)

Lorsque Wiclef cite un auteur grec, il mentionne avec bonne foi la source latine à laquelle il a puisé. En un mot il saute aux yeux qu'il n'a connu le grec que par l'intermédiaire du latin. Cette lacune dans l'éducation de notre auteur doit évidemment être mise sur le compte de l'enseignement d'Oxford. Nul doute que si cette université lui eût offert quelque moyen d'apprendre le grec, il n'en eût usé; car, ainsi que nous le savons, il était altéré de vérité et travaillait avec un zèle infatigable à développer son esprit dans toutes les directions.

Considérons maintenant quelle était, au moyen âge, la marche des études. Les universités d'alors se distinguaient des modernes, telles du moins que celles-ci sont organisées sur le

continent (les universités anglaises sont encore aujourd'hui à cet égard une exception), en ce que les études générales y prenaient beaucoup plus de place et de temps que de nos jours; tandis que maintenant les études professionnelles ont acquis une prépondérance beaucoup trop forte.

Au moyen âge l'étude des *arts libéraux* tenait une grande place et ces sept *artes liberales* dont la faculté des arts tirait son nom devaient être parcourus dans un ordre strictement fixé. Venait d'abord le *trivium*, comprenant la grammaire, la dialectique et la rhétorique; puis le *quadrivium*, c'est-à-dire l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. On appelait aussi le trivium *artes sermocinales* ou *logique*, et cela non sans raison, puisque le mot λόγος s'applique à la fois à la parole et à la pensée. Ceux qui avaient atteint ce degré d'étude se nommaient *logici*. Par contre on donnait au quadrivium soit le nom général de physique, entendu dans le sens antique de science de la nature, soit celui d'arts mathématiques.

Wiclef, comme nous allons le voir, possédait beaucoup d'aptitudes et un véritable goût pour les sciences naturelles ; mais pour le moment arrêtons-nous un peu à ses études de logique. Les écrits du savant Jean de Salisbury, mort en 1180, nous apprennent qu'au XIIe siècle beaucoup de ceux qui se vouaient aux sciences s'arrêtaient au trivium, surtout à la dialectique. Cela se comprend d'autant mieux qu'au temps de la scolastique, la dialectique était réputée la science des sciences. Dans la logique et la dialectique du moyen âge l'exercice formel et la discipline de la pensée scientifique s'unissent soit à une sorte de philosophie du langage, soit à une ontologie métaphysique ou à ce que Hegel a nommé logique spéculative. Si nous songeons au grand rôle que jouent dans la vie scientifique du moyen âge les disputes publiques, ces tournois du monde savant, nous comprendrons quel attrait irrésistible la dialectique ou l'art de disputer exerçait sur les générations de cette époque. On devait être fort tenté d'oublier ou de mépriser toute chose auprès de la dialectique et de considérer celle-ci comme un monde vivant de sa vie propre et ayant son but en lui-même. Wiclef déjà comme écolier s'est sans doute, ainsi

que nous le prouvent les nombreux écrits de son âge mûr, livré avec ardeur à l'étude de la logique et de la dialectique.

On peut dire que toutes les œuvres de notre auteur, quel qu'en soient l'objet et le contenu, sans en excepter même ses sermons, sont une preuve à l'appui de l'assertion qui précède, tant ils portent le cachet de l'esprit dialectique de celui qui les composa. Au reste, la réputation d'habileté incontestée dont Wiclef jouissait à ce point de vue a fort contribué au renom scientifique qu'il a su s'acquérir.

Wiclef fut cependant fort loin de s'exagérer la valeur des *arts logiques* et d'en faire le savoir en lui-même. Les sciences mathématiques du quadrivium ont aussi exercé sur lui un attrait extraordinaire. Il vaut la peine de remarquer combien souvent et avec quelle prédilection ses écrits attirent l'attention sur cette partie des connaissances humaines. Parfois il se sert de l'arithmétique ou de la géométrie pour éclairer certaines vérités ou certains rapports ; d'autres fois il fait appel aux lois de la physique ou de la chimie, aux phénomènes de l'optique ou de l'acoustique pour rendre plus sensibles les vérités morales ou religieuses. Le cas ne se présente pas seulement dans ses écrits scientifiques ; même dans ses sermons, dans ceux du moins qui paraissent avoir été prêchés devant l'université, il fait grand usage d'exemples analogues. Il est naturel de penser que Wiclef n'attendit pas la maturité de l'âge pour étudier les sciences naturelles, et qu'il s'y adonna à Oxford, déjà comme écolier. Le fait nous est positivement attesté par son propre témoignage cité plus haut. A la vérité il y mentionne simplement une collection d'ouvrages d'optique entreprise par lui ; mais on peut facilement en inférer qu'il s'occupait aussi d'autres sciences naturelles « *quando fuit junior.* » Son aptitude et son goût pour ce genre d'études furent sans doute éveillés par quelque professeur de l'université ; mais nous avons en vain cherché à découvrir son nom. Ni les traditions contemporaines ou postérieures, ni les allusions fugitives de notre auteur, ne nous donnent de renseignements à cet égard. On a cependant quelques raisons de supposer qu'en ce temps là se trouvaient encore à Oxford les élèves du célèbre Roger

Bacon. Cet homme d'un esprit si original avait en effet passé de longues années dans cette ville et n'était mort qu'en 1292. Ainsi l'enthousiasme pour les sciences naturelles qui anime les œuvres de Wiclef est dû peut-être à l'influence indirecte de ce savant qui, surnommé à juste titre *doctor mirabilis*, découvrit et pratiqua le premier la méthode expérimentale. Il est du reste certain que, parmi les hommes qui, dans la première moitié et le milieu de XIVe siècle, faisaient l'ornement d'Oxford, un nombre considérable se distinguaient précisément dans les mathématiques, l'astronomie et les sciences naturelles. Ainsi ce même Thomas de Brawardin, mentionné plus haut comme théologien spéculatif, était aussi un mathématicien et un astronome fort estimé. Jean Estwood, membre du collége de Merton, était vers 1360 renommé pour ses connaissances astronomiques, de même que William Rede, qui construisit la bibliothèque de ce collége et devint en 1369 évêque de Chichester. Ce ne sont là que quelques noms pris parmi les nombreux contemporains qui tous faisaient partie de l'université d'Oxford à titre d'écoliers, magisters ou docteurs. Il n'est donc pas trop téméraire de penser que, au milieu du XIVe siècle, Oxford se faisant remarquer pour son zèle pour les sciences naturelles, notre Wiclef ne fut pas étranger à ce mouvement. Mais les sciences naturelles ne devaient pas plus que la logique et la dialectique enchaîner Wiclef exclusivement et à toujours. Des sept arts libéraux il passe en théologie, à laquelle le destinait sans doute la volonté paternelle. Il devait être clerc, la prêtrise étant au moyen âge le plus haut degré de l'échelle sociale. Si donc ses parents avaient formé des désirs ambitieux à l'égard d'un enfant si heureusement doué, la théologie et l'état ecclésiastique étaient alors, en Angleterre surtout, le moyen le plus sûr pour s'élever même aux plus hautes dignités politiques.

D'après le genre de vie et les récits de Wiclef, nous n'avons aucune raison de lui attribuer à lui-même des projets ambitieux. Ce qui attira notre jeune homme vers la théologie ce ne furent selon nous ni cette ambition qui se sert de la science comme moyen d'atteindre un but intéressé, ni un profond

besoin religieux cherchant sa satisfaction dans l'étude de la théologie chrétienne. Pour autant que nous en pouvons juger par les aveux relatifs à ses études que laissent échapper ses écrits, il nous semble qu'il fut, sans parler des circonstances extérieures, attiré vers la théologie par des besoins intellectuels et scientifiques. La soif de savoir et de vérité l'entraînait d'autant plus dans cette direction que la théologie passait alors pour la plus haute des connaissances, pour la reine des sciences. Ses ouvrages nous apprennent qu'il se voua à l'examen des diverses branches de la théologie d'alors avec le même zèle qu'il avait naguère apporté à ses études préparatoires.

La théologie scolastique ne connaissait pas à la vérité les disciplines historiques de notre théologie actuelle, et ne donnait que peu de place à la théologie pratique et à l'exégèse (ce vaste champ de la science biblique). Chez elle presque toute la science se résumait dans la théologie systématique. Il en était ainsi depuis la seconde moitié du XIIe siècle, où « les sentences » du magister par excellence, du lombard Pierre de Novarre, étaient devenues la base de l'enseignement dogmatique.

Ce serait cependant une grave erreur de s'imaginer que les études théologiques au moyen âge n'embrassaient qu'un champ scientifique peu étendu. Des branches entières de notre théologie actuelle leur étaient à la vérité étrangères, mais en revanche elles avaient de vastes domaines dont la théologie protestante moderne ou contemporaine ne s'occupe que peu ou point. Le droit canon, par exemple, depuis qu'il avait été codifié et sanctionné, formait une partie importante des études théologiques. Nous ne devons pas non plus mépriser les lectures des « pères, » d'Augustin par exemple et des « docteurs, » c'est-à-dire des scolastiques, qui tenaient en quelque sorte lieu de notre histoire des dogmes. Les cours de théologie se divisaient assez justement selon nous en deux grandes branches que l'on pourrait brièvement appeler biblique et dogmatique. La première comprenait la lecture et l'explication des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'explication se donnait sous forme de glose. Toute la science du moyen

âge s'était en effet développée de cette façon. La dialectique était une glose des écrits d'Aristote, le droit du *corpus juris*, la théologie de la Bible et des sentences du Lombard. Après ce que nous avons dit plus haut, pas n'est besoin de rappeler que le texte original de la Bible était un livre scellé de sept sceaux et que l'exégèse se faisait d'après la Bible latine ou Vulgate. Cette interprétation *ou exposition* consistait en explications plus ou moins complètes portant à la fois sur les mots et sur les choses, procédant tantôt par aphorismes, tantôt par développements continus, souvent stéréotypés et ne tenant compte ni de la grammaire, ni de l'histoire. On joignait à cela, d'après la coutume scolastique, des développements érudits ou des *quaestiones* sous la forme de disputes.

Comme nous l'avons déjà dit, ce cours biblique précédant la dogmatique était en soi une chose louable et bien appropriée à son but. Les élèves, conduits tout d'abord à la source, acquéraient une certaine connaissance de l'histoire sainte et des doctrines bibliques. Si seulement cet enseignement eût été bien donné ! Mais en ne voyant le texte qu'au travers d'une couleur latine, on manquait naturellement d'une connaissance de première main. De plus on était si attaché à la tradition ecclésiastique, si engoué d'elle, que l'on ne pouvait songer à une interprétation impartiale. On considérait en outre l'enseignement biblique non point comme le fondement, la vraie norme de la science, mais plutôt comme quelque chose d'inférieur, une préparation à la théologie proprement dite. La même distinction se retrouve dans l'enseignement. Ainsi les bacheliers en théologie du dernier degré étaient autorisés et même dans la règle seuls chargés des leçons sur la Bible, tandis que ceux du degré moyen et supérieur (*baccalaurei sententiarii et formati*), ainsi que les docteurs, expliquaient soit les sentences de Pierre le Lombard soit leurs propres *Sommes*. Ils eussent regardé comme au-dessous d'eux de donner des cours sur les livres bibliques. Les bacheliers auxquels ce travail était abandonné recevaient le surnom dédaigneux de *biblici* en opposition aux *sententiarii*. Lors donc que Wiclef passa du premier degré au second et commença, comme nous

dirions aujourd'hui, sa théologie systématique, il eut surtout à suivre des leçons sur les sentences du Lombard.

Nous retrouvons encore ici cette méthode faisant du texte du magister la matière d'une glose à laquelle s'ajoutent différentes *questions*. Les nombreuses disputes alors en usage contribuaient en outre au développement des jeunes gens ; puis venaient les lectures d'ouvrages de patristique et de scolastique. Parmi ces derniers, on estimait surtout à Oxford, au temps de Wiclef, la Somme de Thomas d'Aquin, les écrits de l'évêque Robert Grostête (Lincolniensis) et l'ouvrage si complet de l'archevêque Richard Fitz Ralph (Armachanus) contre les erreurs des Arméniens. Sans doute Wiclef, qui cite si souvent ces livres, en avait déjà comme étudiant fait une lecture assidue.

L'étude du droit rentrait aussi, comme nous l'avons vu, dans celle de la théologie, et personne ne passait pour un véritable théologien sans connaître à fond son droit canonique. Les écrits inédits de Wiclef nous montrent dans quelle mesure celui-ci satisfit à cette obligation. Ils nous révèlent en effet un homme pleinement versé dans la connaissance du droit ecclésiastique, et nous pensons qu'il s'en occupa déjà comme étudiant. Lewis nous dit que Wiclef étudia aussi le droit romain et même le droit coutumier anglais. L'influence pratique que notre héros exerça plus tard dans les affaires politico-ecclésiastiques, de même que plusieurs de ses écrits, nous portent à penser que ni le droit romain, ni le droit national anglais ne lui furent étrangers; mais nous ne pouvons résoudre la question de savoir s'il s'en occupa déjà dans sa jeunesse. Nous ne savons pas positivement combien de temps durèrent les études de Wiclef et nous ne pouvons le déterminer qu'approximativement par ce que nous connaissons de la vie universitaire au moyen âge. Nous savons par exemple que, aussi bien en Angleterre que sur le continent, les études étaient alors beaucoup plus longues qu'aujourd'hui. On peut bien dire que l'on n'était point avare de son temps, car dix ans d'études n'étaient point chose rare. On comptait au moins deux ans pour le Trivium et autant pour le Quadrivium, de sorte que la durée complète

des cours de la *Facultas artium* était de quatre ans pour le moins. La théologie, les deux degrés compris, exigeait d'ordinaire sept ans, assez souvent plus, quelquefois moins, mais en tout cas au moins cinq ans. D'après cela nous ne nous écarterons pas trop de la vérité en supposant que Wiclef consacra six ans à sa théologie, et nous n'irons pas trop loin en estimant à une dixaine d'années la durée de l'ensemble de ses études. Nous avons vu qu'il entra probablement à l'université en 1335; la fin de ses études tomberait à peu près en 1345. Ce que nous savons sur sa vie postérieure n'est pas du moins en contradiction avec cette hypothèse. Nous devons en tout cas penser qu'il conquit l'un après l'autre tous les grades universitaires, à l'exception du doctorat. Il devint sans doute bachelier ès-arts et deux ou trois ans plus tard magister. Quelques années se passèrent, puis il obtint le baccalauréat en théologie, ou, comme on disait alors, de la *sacra pagina*. Laissant de côté la question de savoir s'il reçut la licence en théologie avant 1345, nous terminons là ce que nous avions à dire de la jeunesse et des études de Wiclef pour le suivre un jour dans son âge mûr.

AUG. HUC-MAZELET.